

mille pèlerins qui encombrant l'église, le cloître des carmes et toutes les avenues qui y conduisent.

Cette foule offre un aspect très original. Tous les points de la Bretagne y sont représentés, avec le costume particulier à chaque endroit. Ce costume est plus accusé chez les femmes que chez les hommes cependant. Le *ensaquin*, le *fichu bigarré* et la *coiffé* en constituent les détails caractéristiques. La *coiffé* surtout. Oh ! celle-ci est de rigueur, et présente des variétés infinies. Il y en a de courtes, de longues, d'étroites, de larges, de pointues, de plates, de rondes, de carrées ; les unes se dressent en cônes verticaux, les autres s'allongent horizontalement derrière la nuque ; toutes ou presque toutes ont des ailes plus ou moins vastes, souvent artistement plissées, ruchées et tuyautées, affectant surtout les formes les plus diverses, et ornées quelquefois de dessins en broderie qui révèlent une très grande habileté d'aiguille. Cette forme n'est point matière de fantaisie : chaque petit pays a la sienne. Un Breton vous dira : "Voici ceux de Vannes, voici ceux de Quimper, voici ceux de Ploërmel, voici ceux de Pontivy, etc.," rien qu'à l'inspection des coiffes. Elles ne se ressemblent que par leur blancheur de neige. On dit que l'hermine se meurt d'une tache sur sa blanche fourrure ; je crois qu'une Bretonne aimerait mieux une blessure au cœur qu'une souillure à sa coiffé. La coiffé est sacrée.

Il y a aussi la *câline*. (Pourquoi ce mot ne se trouve-t-il pas dans les dictionnaires ?) La *câline* est portée par les vieilles. Elle est d'étoffe plus lourde et moins blanche ; elle se complique d'une bride noire, et sa forme est toujours la même : celle d'un bec de canard se prolongeant plus ou moins loin derrière la tête. Cette *câline*, un jupon ne dépassant pas la cheville, un petit fichu croisé sur une taille de six pouces de long, des sabots, un bâton, la bouche sévère et l'œil d'une acuité singulière, telle est la vieille Morbihanaise. Le type est invariable.

Chez les hommes, le costume national tend à s'effacer. Les jeunes portent encore le veston sans basques, avec broderies et garnitures de sequins, mais les vieux, les très vieux, ont seuls conservé les guêtres, les braies bouffantes, et les cheveux longs sous le chapeau à larges bords. Ce qui semble vouloir défier l'avenir, par exemple, ce sont les sabots. Cette chaussure, disparue chez nous depuis si longtemps, est encore d'un usage universel dans les campagnes de France. On entend partout son petit clic-clac au timbre harmonieux comme un pincement de harpe.

Toute cette foule si étrangement costumée est là, causant, chantant, riant, mangeant, priant à haute voix, assise en ronds, cheminant par groupes, avec ces mille rumeurs confuses qui rappellent le murmure des houles, le bruissement des forêts et le bourdonnement des ruches. Maintenant si j'ajoute que les Bretons semblent — comme tous les peuples primitifs du reste — avoir un goût très prononcé pour les couleurs voyantes, on aura une idée du curieux spectacle que nous avons sous les yeux. C'est comme une scène d'opéra.

Jouissons-en quelques instants, puis nous nous dirigerons du côté de la *Scala-sancta*. C'est une espèce de reposoir sur une estrade très élevée, auquel on arrive par deux larges escaliers, que les dévots gravissent à genoux. Cette construction, toute recouverte de draperies, et tout enguirlandée de drapeaux et de banderoles, se dresse à l'extrémité d'un vaste champ de forme oblongue, appelé le champ de l'Épine. C'est du haut de ce balcon que se fait le sermon du soir, et que la bénédiction du Saint-Sacrement se donne, à la clarté des cierges et des étoiles. A la nuit tombée, cent-trente-deux paroisses seront là, circulant en procession autour de cette enceinte immense, avant de se rendre à l'église.